

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

II.

—Est-ce que cet homme cherchait à s'étourdir pour oublier ? se demanda Paul en demeurant pensif devant cette note qui semblait prouver que celui dont les journées étaient si bruyamment joyeuses passait les heures nocturnes dans l'insomnie.

À la chambre était contigu un petit cabinet-vestiaire où se voyaient encore quelques vêtements restés aux patères et un peu de linge oublié sur les planches. En les apercevant, le jeune homme eut soudainement conscience d'une imprudente étourderie qu'il avait commise. Dans sa hâte d'être au rendez-vous, il était accouru tel qu'il était habillé au dîner de Mme d'Armangis, en habit noir sur lequel il avait endossé son pardessus.

Pas une minute, jusqu'à cet instant, il n'avait songé au bagage nécessaire pour un séjour prolongé à la campagne. À onze heures du soir, quand il avait quitté Caduehet, comme à cinq heures du matin, alors qu'il était monté dans le fiacre qui l'avait amené au village, il lui eût été impossible, du reste, de trouver des magasins ouverts pour y acheter ce qui lui manquait, faute de vouloir aller le prendre à son domicile où l'aurait retenu le méfiant Bourguignon.

Tout en caressant de l'œil certaine jaquette du matin appendue dans le cabinet, l'amoureux se disait donc que si Mme

d'Armangis tardait de quelques jours à venir, il allait lui falloir rester dans le même costume. Il avait bien la ressource de retourner au plus vite à Paris pour s'y acheter les hardes nécessaires, mais il hésitait à prendre ce dernier parti.

—Oui, murmurait-il, mais celle que j'attends peut justement arriver pendant mon absence et croire que j'ai manqué de patience... Alors elle est à jamais perdue pour moi... Je suis donc cloué sur place.

Bien qu'il eut répugnance à utiliser la défroque d'un autre, il finit par poser la main sur le vêtement convoité, et son habit vint prendre au porte-manteau la place de la jaquette qu'il endossa.

Il achevait le changement, quand un pas lourd se fit entendre dans le couloir. C'était la nouvelle engagée Victoire qui montait le prévenir que son déjeuner l'attendait.

—Décidément, fichue figure ! se répéta-t-il en regardant la sombre mine de cette femme dont l'œil était promené rapidement sur les nombreux menus objets en or épars dans la chambre à coucher.

Elle le conduisit dans le salon du bas où, devant le feu allumé par son père, elle avait

dressé le repas sur un guéridon.

—Bonne idée ! s'écria l'héritier à cette vue ; j'avais peur de trouver mon couvert disposé dans cette immense salle à manger où je serais mort de froid.

Victoire ne broncha pas à ce compliment qui lui était adressé et, silencieusement, elle se mit à servir son nouveau maître.



—Si tu te voyais dans la glace comme tu es ravissante...

—Ah ça, maugréait Avril, de ce que je lui donne vingt-cinq francs par jour pour se taire, elle s'imagine donc qu'elle ne doit pas desserrer les dents avec moi.

Victoire savait ouvrir la bouche quand il le fallait, car au moment où le déjeuneur pestait contre son mutisme, elle prononça de sa voix rauque et brève :

—J'ai pris tout à crédit dans le village, monsieur aura l'obligeance de me remettre une petite somme pour les achats de la cuisine.

Afin de satisfaire immédiatement à cette demande, Paul porta la main à sa poche de côté. Il s'aperçut alors que son portefeuille était resté dans l'habit pendu à la patère où il avait remplacé la jaquette empruntée.

—En sortant de table, j'irai là-haut vous chercher de l'argent, dit-il après avoir constaté son oubli.

—Quand monsieur voudra, répondit la fille en regagnant sa cuisine.

Mais si le jeune homme n'avait pas trouvé son portefeuille dans la poche du vêtement, il y avait senti craquer, sous ses doigts, un papier qu'il s'empressa d'examiner dès qu'il fut seul. C'était, séparé de son enveloppe, une lettre dont il entreprit de déchiffrer l'écriture, véritable collection de pattes de mouche. Au vingtième mot qu'il parvint à lire, l'héritier s'arrêta surpris en s'écriant :

—Je suis chez Toto l'Arsouille !!!

En effet, la lettre commençait ainsi :

"Tu m'oublies ! Est-ce que je ne suis plus la Nichette chérie de son bien-aimé Toto l'Arsouille ?"

Et le reste de la missive était un long chapelet de reproches que la délaissée Nichette adressait à celui qui l'abandonnait.

—Ainsi le superbe chicard est cet homme qui ne dort pas la nuit ! pensa-t-il en se rappelant les mots tracés en marge du volume de Bossuet.

En découvrant quel était celui dont Mme d'Armagis avait soldé les folies, l'imagination d'Avril se mit aussitôt à courir les champs. Depuis quatre jours qu'il était l'héritier de M. de Saint-Dutasse, rien, dans les confidences de Bourguignon, ni dans les événements qui s'étaient succédés, n'avait pu lui apprendre que Francis fût le frère de celle qu'il aimait. Quand, après avoir vu pour la première fois Toto l'Arsouille à l'Opéra, il l'avait retrouvé le surlendemain, pieusement recueilli, assistant à la messe de mort du chevalier, c'était par le vieux serviteur du défunt qu'il avait su que ce double personnage portait le nom de comte de Valnac.

Donc, tout en buvant à petits coups le café que Victoire venait de lui servir, Paul se mit à repasser dans sa mémoire les incidents de la nuit du bal.

—Oui, murmura-t-il, je dois mon salut à Mme d'Armagis. C'est bien elle qui était dans ma loge, près de moi, tremblante sous son domino. C'était la jalousie qui l'avait poussée à venir épier une rivale qu'elle voyait avec l'homme... dont elle avait payé les dettes, alors qu'elle croyait à sa fidélité. Seulement, au lieu d'entendre un duo d'amour, elle a surpris l'odieux complot qui se tramait contre moi... et elle m'a sauvé. C'est clair comme de l'eau de roche tout cela.

Satisfait d'avoir ainsi déduit, l'héritier avala une nouvelle gorgée de son café, puis il reprit ses réflexions :

—C'est donc bel et bien à cette charmante femme que je suis redevable d'être encore vivant !... Elle a eu beau prendre

un air surpris les deux fois que je lui ai touché quelques mots sur l'aventure du bal et du souper... les faits prouvent que c'était elle.

En même temps qu'il songeait au souper, le jeune homme revit aussitôt, en souvenir, la scène du cabinet de restaurant, alors que son inconnue, prise d'un désespoir subit, s'était renversée à demi pâmée sur le divan. Il se rappela de quelle douce voix elle avait arrêté sa main qui allait dénouer les cordons du masque.

—Avec quel touchant et irrésistible accent elle a prononcé cette prière : " Ah ! je vous en supplie ! " qui m'a empêché de la démasquer ! murmura-t-il en croyant ouïr encore le mélodieux et énivrant appel à sa discrétion de cette femme qu'il tenait entre ses bras.

Le reste de la journée s'écoula lentement pour le pauvre amoureux impatient. Minuit sonnait au clocher du village qu'il attendait encore.

—Ce sera pour demain ! se dit-il en se décidant enfin à se coucher.

Au contraire de Toto l'Arsouille qui n'avait pu dormir en cette chambre, Avril y ronfla comme un bienheureux jusqu'à l'heure du déjeuner. Quand il descendit au rez-de-chaussée, il trouva le vieux Janerot qui l'attendait debout près de la table, dressée, comme la veille, devant le feu.

—Salut, notre bourgeois ! Je viens pour savoir si vous êtes content de la cuisine de ma fille ? demanda le paysan d'une voix pateline.

—Elle est un vrai cordon bleu.

—Pourvu qu'elle fasse aussi l'affaire de votre sœur Mme de Jozères qui va venir, ajouta le bonhomme timidement.

—Je n'en doute pas.

—Dame ! ça serait triste pour Victoire, pas vrai ? si, après vous avoir convenu, elle allait déplaire à madame votre sœur... Perdre une si bonne place de vingt-cinq francs par jour...

—Oh ! bonne place pour une semaine tout au plus ! appuya l'héritier.

—N'importe ! c'est toujours une heureuse aubaine pour mon enfant qui était sans travail depuis six mois... Aussi, voyez-vous, madame votre sœur la renverrait, que Victoire, désolée, serait capable d'aller conter son malheur dans tout le village...

—Ah ! bon, c'est un chantage, pensa Paul mis en éveil par la façon particulière dont Janerot avait accentué sa dernière phrase.

En offrant vingt-cinq francs par jour, le jeune homme avait naturellement éveillé la cupidité et surtout la curiosité du campagnard, qui s'était dit qu'un frère et une sœur n'avaient pas besoin d'entourer d'un tel mystère leur commun séjour en cette maison.

—Il doit y avoir à frire pour moi. Le freluquet paye trop grassement pour que la particulière soit sa sœur... et il ne veut pas qu'on en souffle mot dans le pays ! Faudra voir à voir, s'était promis le paysan.

Aussi, comme l'avait deviné Avril, venait-il de commencer son chantage.

—Ne craignez rien pour Victoire, reprit ce dernier, ma sœur est la plus douce personne du monde à servir.

—Ce que j'en dis, c'est pour vous faire comprendre que ça nous hacherait le cœur de perdre la place... la dernière récolte a manqué... le percepteur nous poursuit... nous avons tant besoin d'argent ! larmoya Janerot,

Et là-dessus, il s'en alla s'empiffrer à la cuisine aux frais d'Avril, ce qui n'avait été nullement convenu dans le marché.

— Tu sais, toi ? en manœuvrant bien, il y a de jolis plumes à tirer du Parisien... seulement faut d'abord lui laisser venir sa déesse, dit le père à sa fille en se mettant à table.

— Sois tranquille, répondit Victoire avec un sourire qui ne lui fit plus laide encore sa hargneuse figure.

Plus encore que la veille, les heures se traînaient lentement pour l'amoureux. Si Berthe avait compté sur la solitude et l'attente pour augmenter la passion qui devait lui livrer sa dupe sans défense, elle ne s'était pas trompée dans son calcul.

Dans son esprit surexcité par la fiévreuse attente, vint se dresser, une seule fois, le souvenir de Bourguignon, et le jeune homme éclata de rire en se disant :

— Quelle figure doit faire maintenant ce vieillard grognon et raisonneur, qui voulait me tenir sous sa férule en prétendant que j'agissais comme un maladroit. Baste ! pour une escapade amoureuse, il n'y a pas péril en la demeure !... il sera tout heureux de me voir revenir lui demander ses conseils pour exploiter, contre des coquins, l'héritage du défunt de Saint-Dutasse.

Et, tout en pensant ainsi, l'imprudent oubliait que cet héritage ne devait lui être acquis qu'à la seule condition de respecter ceux qui avaient assisté au service funèbre du chevalier, c'est-à-dire Blanche d'Armangis, Mme de Jozères et le comte de Valvac, les trois personnes précisément contre lesquelles le poussait son imprudente obstination à ne pas vouloir se laisser guider par les avis de Bourguignon.

Le troisième jour fut un intolérable supplice pour Avril qui, une à une, émit les secondes dans une douloureuse anxiété. Quand, sur les cinq heures, il vit tomber la nuit, un véritable accès de désespoir s'empara de lui :

— M'a-t-elle oublié ? gémit-il.

Il dina tristement, sans conscience de ce qu'il mangeait, prêtant l'oreille au bruit d'une pluie glacée qui venait de se déclarer et menaçait de durer toute la nuit.

— Par un temps pareil, il faut perdre toute espérance pour ce soir, redisait-il à chaque rafale de vent qui faisait crépiter les gouttes d'eau sur les vitres de la fenêtre.

Après son repas, l'ennui, l'engourdissement causé par le feu, le cliquetis monotone de la pluie, la torpeur de la digestion le plongèrent en un sommeil de plomb qui le surprit dans son fauteuil, au coin de la cheminée. Le dernier son qu'il perçut avant de perdre connaissance fut le bruissement vague des voix de Janerot et de Victoire qui causaient dans la cuisine.

Le proverbe qui dit que " le bien vient en dormant " fut de toute vérité pour notre héros.

Une heure après il s'éveillait en sursaut sous la pression d'une main qui lui touchait l'épaule et au doux accent d'une joyeuse voix qui lui demandait :

— Eh bien, grand fou, la solitude vous a-t-elle enfin guéri ?

Grelottante sous son capuchon qui ruisselait d'eau, son charmant visage teinté de rose par le froid, enfin plus belle et plus désirable que jamais, Mme d'Armangis se tenait souriante devant lui. Le jeune homme la regarda émerveillé, croyant à une vision de son sommeil, n'osant parler de peur de la voir s'évanouir.

— Mais non, vous ne dormez plus, c'est bien moi, dit elle avec un frais et argentin éclat de rire qui sonna mélodieusement.

Il allait tomber à deux genoux devant elle quand, sur le seuil du salon, apparut Janerot.

Au bruit de la voiture que, de la cuisine, il avait entendu s'arrêter au dehors, le paysan était accouru pour ouvrir la grande porte. Avant qu'il pût adresser un mot à Mme d'Armangis, celle-ci avait prestement sauté de voiture et, sous la pluie battante, elle s'était élancée vers la maison, laissant au campagnard la tâche de lui apporter les divers bagages empilés dans la voiture, sur la banquette de devant.

— J'ai raté mon coup ! grogna-t-il dérouteré par cette précipitation de l'arrivante.

Dans son idée fixe que cette femme attendue ne devait pas être la sœur du jeune homme, il voulait à toute force qu'elle fût la propriétaire de la maison, cette Mme d'Armangis, de lui inconnue, qui avait payé les dettes de l'Euragé. En conséquence le madré bonhomme s'était dit :

— Elle a lâché l'ancien, c'est sûr... et elle va venir ici rejoindre son nouveau, pour filer le parfait amour en cachette. C'est toujours bon d'avoir pincé le secret d'une grande dame aussi riche... Faudra voir à voir.

Aussi, quand il était accouru au bruit de la voiture, son plan était fait.

— Si c'est la poupée qui débarque, pensait-il, je vais, avant qu'elle se doute de rien, lui envoyer en pleine figure le nom que le Parisien m'a donné. Je verrai bien tout de suite si le freluquet s'est moqué de moi.

Par ma heur la promptitude de la voyageuse avait déjoué son projet. Mais le rustre était tenace. Sans perdre son temps à se charger de tous les bagages, il ne prit qu'une légère valise et se mit à la poursuite de la dame en murmurant :

— J'arriverai encore avant que le petit ait pensé à la prévenir.

Et, de fait, comme nous l'avons vu, il était déjà sur le seuil du salon que Paul, dans son indicible ravissement de voir apparaître la femme adorée, n'avait pas encore prononcé un mot.

— Où faut-il déposer cela, Mme de Jozères ? demanda-t-il à l'improviste.

A cette question faite à Mme d'Armangis avant qu'elle fût avertie, Avril trembla de la voir, par un premier mouvement de surprise, se compromettre devant le paysan qui dardait sur elle son gros œil sournois. Il n'en fut heureusement rien ! En n'entendant appeler de ce nom qui n'était pas le sien, elle se retourna tranquillement vers le villageois et, le plus naturellement du monde, lui répondit :

— Apportez tous mes bagages dans ce salon, mon brave garçon, en attendant qu'ils soient montés dans ma chambre.

— Elle n'a pas bronché... est-ce que c'est son vrai nom ? se dit le matois en regagnant tout penaud la voiture pour y prendre le reste des colis.

Janerot venait de disparaître que Mme d'Armangis tendait sa belle main au jeune homme.

— Merci pour le soin que vous avez pris de protéger ma réputation, lui dit elle d'une voix émue.

— J'ai voulu dépister la curiosité de cet indiscret personnage, déclara Paul, heureux d'avoir été si vite et si bien compris.

On entendait retentir dans le jardin le pas lourd du rustre qui revenait.

— Qu'avez vous encore dit à ce goujat ? demanda-t-elle.

— Je vous ai fait passer pour ma sœur.

— Bien. De mon petit nom, je m'appelle Berthe, souffla-t-elle rapidement au moment où, cette fois, chargé de tous les bagages, Janerot rouvrait la porte.

Dans son nouveau trajet, le diable avait trouvé une autre idée.

— Là, fit-il en déposant son fardeau sur une console, voilà tout apporté.

Puis, avec une naïve bêtise :

— Dans quelle chambre madame veut-elle, à présent, que je lui monte tout cet attirail.

Mais il affaiblit à forte partie. Mme d'Armangis d'un seul regard toisa Janerot qui, avec un stupide sourire aux lèvres, attendait une réponse.

— Vous êtes un niais, mon gargon, dit-elle sèchement.

— En quoi, ma bonne dame ?

— En ce que vous me demandez de vous désigner une chambre dans une maison où je ne suis jamais entrée.

— Faites excuse ! c'était sans intention de vous froisser, accoutumée humblement le bonhomme, sans rien laisser paraître du dépit causé par ce second échec.

Mme d'Armangis était revenu à Paul.

— Où vas-tu me loger ? dit-elle.

A cet inattendu tutoiement, Avril resta un moment interdit, tout palpitant d'émotion.

— Eh ! eh ! voilà un " tu " qui a l'air de trop surprendre le Parisien pour qu'il y soit habitué de longue date, pensa Janerot qui avait remarqué ce trouble.

— Dans la chambre bleue, ma bonne Berthe, dit enfin le jeune homme.

— Surtout pas trop éloignée de toi... car je me sentirais mourir de peur dans cette immense maison... je n'oserais m'endormir, s'écria-t-elle d'une voix inquiète.

— Oh ! que madame se rassure. Il n'y a que un tout petit salon qui la séparera de son frère, avança le paysan qui étendit les mains pour reprendre les bagages.

Elle l'arrêta du geste :

— Comment vous appelez-vous ?

— Janerot, pour vous servir.

— Pour me servir... pas de femme de chambre, j'imagine ?

— Monsieur a bien voulu engager aussi ma fille Victoire.

— Eh bien, allez me la chercher... elle doit s'entendre un peu au service d'une femme, n'est-ce pas ? Tant prévenant et empressé que vous puissiez être, Janerot, il ne faut pas vous formaliser si je préfère les soins de votre fille aux vôtres.

Aménagée par son père, Victoire apparut bientôt. Ainsi qu'elle l'avait fait pour le père, Mme d'Armangis, d'un rapide coup d'œil, étudia la cuisinière.

— Victoire, dit-elle, vous allez accompagner votre père qui monte mes cassettes là-haut. Préparez la chambre qui m'est destinée et faites-y du feu... Vous trouverez des draps dans cette malle bleue que vous voyez là. Allez, mon enfant, je me recommande à vos bons offices.

Après ces ordres donnés de sa plus douce voix, Berthe congédia le couple d'un gracieux signe de tête et le regarda partir. Quand elle entendit leurs pas retentir sur l'escalier, elle se retourna brusquement vers Avril :

— Tristes figures ! prononça-t-elle en faisant la moue.

— Quand je lui ai demandé les clefs, il a bien fallu m'en remettre à la discrétion de Janerot qui, après coup, m'a procuré Victoire, répondit Paul.

— La fille vaut dix fois moins encore que son père, ajouta-t-elle lentement.

Ensuite, après un petit silence :

— Couchent-ils ici ?

— Non. Le soir venu, ils regagnent leur chaumière jusqu'au lendemain.

A l'inquiétude de Mme d'Armangis succéda bien vite une innocente gaieté.

— A quoi bon s'inquiéter de ces gens... pour quelques jours que nous avons à les garder ? dit-elle en haussant les épaules.

Deux mots de cette phrase venaient de faire amoureusement tressaillir Paul.

— Quelques jours, répéta-t-il d'une voix qui tremblait d'une joie insouhaitée. Est-il bien vrai que, pendant de longues heures, je vais vous avoir là... près de moi... pour moi seul ?

Ce disant, il cherchait à lui saisir les mains, mais Berthe se débattit, toute rieuse, en s'écriant :

— A vouloir ainsi me prendre les mains, vous empêchez une pauvre femme, à demi morte de froid, de retirer ce manteau, trempé de pluie, qui la glace.

Et, se dépouillant de son vêtement, elle apparut à son adorateur en un délicieux costume de coin de feu.

— Plaiguez-vous donc, monsieur, ajouta-t-elle gentiment, vous voyez que, dans la hâte de venir vous retrouver, on n'a même pas pris le temps de s'habiller.

Puis, s'asseyant sur le fauteuil que Paul avait quitté, elle s'y pelotonna gracieuse et, ses grands yeux attachés sur le jeune homme qui se tenait debout :

— Vous m'aimez donc ? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Oui, dit Avril qui, dans ce seul mot, fit passer toutes les ardentes tendresses de son âme.

— Oubliez-vous mon âge ?

— Ne vous calomniez pas, Berthe !... Ne suffit-il pas de vous voir pour être certain de votre jeunesse...

Elle secoua la tête.

— Une jeunesse de plus de quarante ans, prononça-t-elle mélancoliquement. A cette heure, votre amour veut n'y pas songer. Demain il s'en souviendra trop.

— Pouvez-vous croire à une pareille impossibilité !

Mme d'Armangis resta pensive, le regard vague fixé sur le feu vers lequel se tendaient ses pieds mignoens.

— J'ai peur ! murmura-t-elle après un long silence...

— Peur ! Pourquoi ?

— Oui, peur de me confier à cet amour, si vite venu que je ne puis croire à sa sincérité.

— Mettez-moi à l'épreuve.

Berthe releva vivement la tête :

— Une épreuve, répéta-t-elle. Soit ! j'y consens, mais bien persuadée à l'avance que vous ne vous y soumettez pas.

Elle parut se consulter. Mais le bruit des pas de Janerot et de la cuisinière, redescendant l'escalier, venait de se faire entendre.

— La chambre de madame est prête, annonça Victoire en reparaisant.

La grande dame retrouva aussitôt son intonation douce et polie :

— Grand merci, répondit elle, mais le voyage m'a agité un peu les nerfs... je sens que le sommeil ne m'arriverait pas promptement. Aussi je ne veux pas vous faire veiller trop tard. Pour ce soir, je vous tiens quitte de votre service. Allez vous coucher, ma fille.

— Bonsoir, monsieur et madame, souhaita le paysan qui s'était tenu derrière Victoire.

Et le père et la fille regagnèrent leur maison du village, tout en devisant pendant le court trajet.

—Vois-tu, disait Janerot, le jeune homme n'a pas inventé le fil à couper le beurre... mais la femme est une fine mouche !

Au même moment Avril, agenouillé devant Mme d'Armangis, lui disait d'une voix vibrante de passion :

—Berthe ! ma belle Berthe ! je vous en supplie, par pitié ! croyez à mon amour.

III.

Nous avons laissé, à la porte de l'hôtel d'Armangis, MM. de Jozères et Perrier fort effrayés en apprenant du suisse que sa maîtresse venait de partir subitement pour un voyage qui devait durer une douzaine de jours.

—Douze... et trois jours déjà écoulés font quinze, s'était dit, blême de peur, M. de Jozères en songeant à ce délai de dix jours passé lequel, d'après ce que Bourguignon avait annoncé, une main tierce devait adresser au préfet de police le défit confié par Paul Avril.

Plus maître de lui, le docteur avait su ne rien laisser voir du trouble que lui causait cette nouvelle. Il se mit donc à interroger le concierge :

—Mme d'Armangis est partie seule... sans femme de chambre ?

—Tout à fait seule ; c'est même ce qui m'a fait croire que madame se rendait au château de quelqu'une de ses amies où elle savait trouver pour son service tout le personnel désirable.

—Et rien ne vous fait soupçonner quelle direction elle a prise ?... Quel ordre a-t-elle donné à son cocher ?... Ne doit-elle pas renvoyer sa voiture ?

—Non, car ma maîtresse a pris un simple fiacre, répliqua le suisse.

Tout à coup il se frappa le front.

—Ah ! j'y pense !... Est-ce que vous êtes absent de chez vous depuis longtemps, monsieur le docteur ?

Perrier se consulta pour savoir s'il devait dire la vérité. Ce fut pour le mensonge qu'il se décida.

—Sorti depuis le matin, je ne suis pas encore rentré à mon domicile.

—C'est un malheur, car vous sauriez à quoi vous en tenir si vous aviez été chez vous. Je me souviens que c'est précisément votre adresse que madame a indiquée au cocher de fiacre.

Le médecin était trop fin pour ne pas deviner tout de suite que son adresse avait été donnée pour dépister les gens de l'hôtel et que Mme d'Armangis, en route, avait dû faire changer la direction de la voiture.

Il eut l'air d'en prendre son parti.

—Alors, en rentrant chez moi, si je n'y trouve plus votre maîtresse, il est probable que je saurai vers quel endroit sa soudaine fantaisie l'a dirigée... Elle en aura sans doute fait part à Mme Perrier.

En parlant de sa femme, le docteur se souvint qu'il lui fallait retourner au plus vite auprès de la malade. Sa montre, qu'il consulta, lui apprit que l'heure pendant laquelle il avait cru pouvoir s'absenter était largement entamée.

—Partons-nous, cher ami ? dit-il à de Jozères qui, depuis la nouvelle du départ de Mme d'Armangis, était resté muet et tremblant.

Avant de les laisser s'éloigner, le suisse leur fit respectueusement cette proposition :

—Pourquoi ces messieurs ne verraient-ils pas mademoiselle Blanche ?

—Pensez-vous qu'elle sache où est allée sa mère ? demanda Perrier en s'arrêtant dans sa retraite.

—Si madame ne l'a pas dit à sa fille, elle l'aura peut-être confié à son frère, M. le comte de Valnac, qui assistait au départ.

Ce nom parut secouer la torpeur de l'ancien magistrat, qui s'écria vivement :

—Ah ! M. de Valnac était ici tout à l'heure ?

—Et il y est encore, monsieur, ajouta le concierge. Vous le trouverez avec sa nièce, Mlle Blanche, dans le salon vert. Par lui vous apprendrez probablement le lieu de résidence de madame.

A son tour, de Jozères s'adressa au docteur :

—Venez-vous ? demanda-t-il.

Le médecin tira encore sa montre, et, du doigt, indiquant l'aiguille qui pointait l'heure qu'il s'était assignée :

—Impossible ! répondit-il, rappelez-vous que l'état grave d'une mélode me réclame au plus vite. Voyez donc seul M. de Valnac et rapportez moi des nouvelles en venant dîner à la maison avec Léontine.

—Mais, vous le savez, Mme de Jozères est toujours un peu souffrante, avança l'ex-procureur.

—Bah ! bah ! fit Perrier. Ma fille est trop casanière. Il a beaucoup d'ennui dans cette sorte d'indisposition nerveuse que la tourmente. Fût-elle même vraiment indisposée, Léontine j'en suis certain, n'hésitera pas à venir en apprenant la terrible crise qui l'appelle au chevet de sa mère.

Et tendant la main à son gendre :

—Ainsi donc, venez ce soir, en amenant ma fille, me rendre compte de votre entrevue avec M. de Valnac.

Sur cette dernière recommandation, le docteur, laissant M. de Jozères seul, franchit la porte, que le suisse ferma derrière lui, et s'élança au pas de course dans la rue en se disant :

—L'heure est passée. La Cardoze va me faire une scène pour m'être si longtemps absenté de la chambre de ma femme.

Il courait si bien que, cent pas plus loin, au détour d'une rue, il faillit renverser un petit gros homme qui arrivait en sens contraire.

—Ah ! c'est encore vous, Caduchet ? Pardon, cher ami, je suis très-pressé, dit le médecin, qui voulut poursuivre sa route.

Mais le sourd, on le sait, était d'une extrême vigueur. Comme les chiens molosses, quand il avait fait sa prise, on s'en débarrassait difficilement. Il avait happé le fuyard au passage, et force fut bien à ce dernier de rester en place.

—Vous passez donc votre journée à me bousculer ? beugla-t-il en riant. Il y a une heure, c'était dans votre escalier, maintenant c'est sur le trottoir... Hein ! j'avais bien deviné, n'est-ce pas ? Vous courriez après Mme d'Armangis ?... Si, au lieu de décamper comme un chien fou, vous vous étiez arrêté quand je vous ai appelé à votre départ, je vous aurais évité une course inutile en vous apprenant que vous ne trouveriez pas cette dame chez elle, attendu que, sur le quai, quand je l'ai aperçue dans son fiacre, elle suivait une direction bien opposée.

Dans la première rencontre avec Caduchet, Perrier et M. de Jozères, pressés d'arriver à l'hôtel d'Armangis, n'avaient prêté aucune attention aux paroles du grotesque qu'ils laissaient derrière eux. Cette fois, il n'en fut pas de même, et le docteur dressa curieusement l'oreille :

—Ah ! fit-il surpris, vous l'avez vue en fiacre ? Est-ce que

le bonheur voudrait que vous ayez retenu le numéro de cette voiture ?

Malheureusement l'obèse entendit à sa façon.

— Un perdreau aux confitures ! dit-il en promenant sa langue gourmande sur ses lèvres. Tiens ! tiens ! je n'ai jamais mangé de cela ! Et vous dites de venir en goûter ce soir chez vous ?

Le docteur avait hâte de se trouver près du lit de madame Perrier. De plus, trois ou quatre badauds s'étaient déjà arrêtés sur le trottoir aux beuglements du sourd, et se préparaient à écouter. Dans de pareilles conditions, le médecin aimait mieux remettre la conversation à une heure plus favorable.

— Au fait, pensa-t-il, chez moi seulement, et en hurlant à sa manière, je pourrai peut-être en tirer quelque chose.

Il fit donc, de la tête, un signe affirmatif qui, après la question du magot, équivalait à une invitation à dîner.

— Convenu ! dit en riant celui-ci, inutile d'insister, puisque j'accepte... Ah ! du perdreau aux confitures... je ne m'en fais pas une idée bien nette... Enfin, j'étudierai la chose à fond et je vous en donnerai franchement mon avis.

Et Caduchet lâcha le bras de Perrier qui reprit sa course en murmurant :

— Encore dix minutes perdues, la Cardaze sera furibonde.

Nous le laisserons courir et nous retournerons à M. de Jozères qui, après le départ de Perrier, avait dit au suisse :

— Annoncez-moi.

Le coup de cloche donné par ce dernier fit aussitôt apparaître sur le perron un domestique pour prendre le nom du visiteur.

Dans ce salon vert, où allait bientôt pénétrer l'ancien procureur, se passait, depuis le départ de Mme d'Armangis, une charmante scène intime entre la mère de seize ans et son jeune oncle qui n'avait pas encore atteint sa trente-deuxième année.

Nul plus délicieux tableau ne saurait s'inventer que celui formé par ces deux êtres jeunes et beaux, assis côte à côte sur le divan du salon.

Tout en dévidant un écheveau que lui tenait son oncle sur ses deux mains tendues, Blanche secouait la tête d'un petit air mutin en disant d'une voix mélodieusement grondeuse :

— Non, non, monsieur mon oncle, je ne suis pas contente de vous.

— Et quelle grosse faute ai-je donc commise, ma Blanchet ?

— Vous n'aimez plus votre nièce.

— Si c'était vrai, je serais impardonnable, mon enfant... Mais, voyons, puisque tu m'accuses, fais-moi connaître tes griefs.

— Oh ! vous ne les ignorez pas.

— Vrai ! petite nièce aimée, si j'ai été coupable, c'est bien sans m'en douter. Nous disons donc que mon premier crime est...

— Cherchez, mon oncle...

Francis de Valnac leva les yeux au plafond :

— Est-ce d'avoir laissé vide certaine petite bourse dont une jolie demoiselle verse toujours le contenu dans la main des pauvres ?

— Non, dit la jeune fille en riant.

Puis, se ravisant :

— Ah ! mon oncle, à ce sujet, j'ai à vous demander un gros supplément de subsides.

— Tu as donc trouvé une sérieuse misère à soulager, mi-

— Oui, un pauvre père, veuf, qui n'avait que son travail pour nourrir sa famille, et qui va peut-être mourir en laissant cinq orphelins.

— Il est gravement malade ?

— Il a été à peu près tué par un mauvais sujet.

— Que me dis-tu là ?

— Oui, cher oncle. Figurez-vous que mon protégé est un ouvrier graveur. À son travail mal rétribué il avait voulu joindre d'autres ressources, et il était parvenu à se faire recevoir comme... surveillant, inspecteur, placeur, je ne saurais trop vous préciser quoi... enfin, un très humble emploi au bal de l'Opéra.

— Ah ! fit de Valnac en laissant tomber ses mains.

— Eh bien ! eh bien ! voilà que vous m'embrouillez mon écheveau ! s'écria Blanche.

— Pardou, ma chérie. Continue ton récit, répliqua Francis en reprenant sa position.

— Oh ! il est à peu près terminé, mon récit. À un de ces derniers bals, il a fallu que mon protégé aidât à mettre à la porte un déguisé pris de vin et trop tapageur. Dans la lutte il a reçu deux mauvais coups de cet homme, qui est prodigieusement fort, méchant et lâche.

— Oh ! lâche ? dit vivement l'oncle.

— N'est-ce donc pas être lâche que d'abuser de sa force comme le fait ce Toto... et je ne me souviens plus de quel vilain mot est terminé son sobriquet ?

L'embarras d'abord témoigné par M. de Valnac s'était à peu près dissipé sans que Mlle d'Armangis s'en fût aperçue.

— Sais-tu, Blanchette, que tu me parais être bien au courant des faits et gestes de ce mauvais garnement que tu appelles Toto ? Où donc as-tu puisé tous ces renseignements ?

— Je les tiens de Marianne.

— De la gouvernante ? Et comment Marianne s'en mêle-t-elle si bien instruite ?

— Parce que Paturel lui a tout raconté.

— Paturel, c'est ton protégé, n'est-ce pas ?

— Oui, la pauvre victime de la brutalité de ce Toto.

— Et tu dis qu'il a tout raconté à Marianne... tout... ? Il en connaît donc fort long sur ce Toto, ton Paturel ?

— Oh ! oui... si vous saviez !

— Mais je ne demande pas mieux que de savoir, puisque je t'interroge, dit l'oncle avec un petit tremblement dans la voix

La nièce cessa de dévider son fil pour regarder Francis d'un air surpris :

— Qu'est-ce qui cause ton étonnement, ma charmante ?

— Dame ! cher oncle, je vous en fais juge. J'invoque votre charité pour un malheureux père de famille tombé sous les coups d'un brutal... et au lieu de compatir à cette infortune, voilà que tout votre intérêt se porte sur celui qui est la cause de son malheur.

Un peu interdit par cette remarque de la jeune fille, M. de Valnac feignit de sourire pour se donner le temps de se remettre, puis il répondit :

— Je ne te parle plus de Paturel, parce que sa cause est entendue et complètement gagnée... Si je ne t'en ai pas encore donné la preuve, c'est que ton écheveau de soie me tient les mains prisonnières.

Mlle d'Armangis délivra rapidement les mains de jeune homme.

— Là ! dit-elle en riant, vous êtes libre.

—Et voici le premier usage que je fais de ma liberté, riposta Francis en prenant dans son portefeuille un billet de cent francs qu'il tendit à sa nièce.

—Ah ! petit oncle chéri, que vous êtes bon ! s'écria Blanche, rouge de bonheur.

—Bon... soit ! je suis bon... puisque tu le dis... mais il ne faut pas oublier que je suis curieux aussi.

—Ah ! vous voulez savoir ce que Paturel a conté à Marianne sur le compte de ce vilain tapageur ?

—Sans doute. Nous disons donc qu'il se nomme... ?

—Mais je vous l'ai dit : " Toto... " et puis je ne sais plus quoi encore.

—On ne s'appelle pas Toto, mon enfant. Derrière ce sobriquet, il doit y avoir un nom véritable ?

—C'est aussi ce que mon protégé a dit à Marianne.

—Et il lui a cité ce nom ? demanda de Valnac avec une anxieuse curiosité.

—Non, attendu qu'il l'ignore.

Un profond soupir de satisfaction souleva la poitrine de l'oncle quand il entendit cette réponse.

La jeune fille continua :

—Mais si Paturel ne sait pas le nom, il abonde en détails sur le personnage.

—Vraiment ? Conte moi les donc, Blanchette ? dit vivement Francis d'une voix qui laissait percer une pointe d'inquiétude.

—On répète parmi les employés de l'Opéra que ce héros de scandale et d'inconduite est un homme du meilleur monde qui, sous un sobriquet, a cru préserver de la boue, dans laquelle il se traîne, le nom d'une illustre famille.

—En vérité ! fit Francis qui pâlit légèrement.

—Aussi, en parlant de lui, mon protégé disait à Marianne qu'on a fait une supposition à propos de la honteuse existence de ce Toto. On suppose que cet homme a dû éprouver de terribles chagrins qu'il cherche à oublier en se plongeant sans relâche dans l'orgie et l'existence la plus bruyante.

M. de Valnac s'était levé brusquement aux derniers mots de sa nièce.

—Est-ce que vous partez, mon oncle ? s'écria Blanche surprise de ce mouvement.

Francis n'avait voulu que tourner le dos à la jeune fille afin de lui cacher la soudaine émotion qu'il avait senti s'emparer de lui. Les quelques pas qu'il fit dans le salon lui donnèrent le temps de maîtriser son trouble et il revint, le sourire aux lèvres, vers Mlle d'Armangis, en disant tout empressé :

—Non, je ne pars pas... seulement je m'étais un peu engourdi les jambes sur ce canapé et j'avais besoin de marcher.

Et il alla s'adosser à la cheminée en ajoutant :

—Maintenant que je suis debout, je tiendrai plus courageusement tête à l'orage dont tu m'as menacé.

—Quel orage ? fit Blanche en cherchant à comprendre.

—Comment ? tu ne te rappelles pas ?

—Non, cher oncle.

—Oh ! alors je respire plus librement. Je vois que mon cas n'est pas pendable et que j'avais grand tort de m'effrayer... Voyons, souviens-toi. Est-ce que as oublié que tes Toto et Paturel sont incidemment arrivés dans la conversation, et que tu étais en train, avant qu'il en fût question, de me faire une grosse querelle en me soutenant, avec une moue fort gentille, que je ne t'aimais plus,

—Ah ! oui... oui... c'est vrai !... j'étais furieuse, s'écria gaiement la jeune fille, qui avait rejoint son oncle.

Puis, cherchant à retrouver son sérieux :

—Et je n'ai pas cessé de l'être, monsieur, continua t-elle en plissant ses jolies lèvres roses, et en lui tournant la tête.

—Si tu te voyais dans la glace comme tu est ravissante quand tu fais la furieuse !

—Ta ! ta ! ta ! vous cherchez à attendrir votre juge par des flatteries...

Ils revinrent prendre leur place sur le canapé.

—Voyons, dit-il, je me romets sur la sellette. Maintenant apprends-moi de quel forfait tu m'accuses.

—Il y avait une fois... commença Blanche.

—Oh ! mais, c'est un conte de fées.

—Silence ! monsieur le coupable.

—Bon ! je me tais. Commence le conte.

—Il y avait une fois une jeune fille qui était bien seule, bien isolée dans son coin...

—Comme Cendrillon...

—La jeune abandonnée vivait sans aucune autre distraction que de faire, de loin en loin, de courtes sorties avec sa gouvernante...

—Qu'elle employait en visites de charité dans tous les greniers du voisinage... Allons, ne fronce pas les sourcilles, tiens, je me tais.

—La jeune fille n'avait aucune distraction à attendre du côté de sa maman, toujours bonne et affectueuse pour elle, mais qui, dame patronnesse de plusieurs œuvres, voyait tout son temps occupé par ces devoirs de bienfaisance qu'elle avait acceptés.

M. de Valnac ferma vivement les yeux comme s'il devinait que, dans son regard, devait briller une lueur de colère qu'il fallait cacher à la candide enfant.

—Est-ce que mon récit vous endort, petit oncle, demanda Blanche de sa douce voix.

—Mais non, ma chérie. Je fermais les yeux pour t'écouter mieux.

—Alors, je puis continuer ?

—Je t'en supplie.

—Il eût été inutile de la part de la jeune fille de demander des plaisirs à son papa qui, toujours le nez dans ses livres, ne songe qu'à terminer un long travail entrepris... bien que le plus doux et le plus dévoué des pères... Vous ne dormez pas mon oncle ?

—Je te répète que je t'écoute plus attentivement quand je ferme les yeux, répondit M. de Valnac, qui, une seconde fois, avait caché le feu de son regard sous ses paupières abaissées.

A la question de la jeune fille, il ouvrit les yeux qui, doux et tristes, s'attachèrent sur sa nièce tout pleins d'une infinie tendresse.

—Comme vous me regardez, mon oncle ! fit Blanche émue.

La pensée du comte voyageait sans doute au loin, car il tressaillit en homme qui reprend tout à coup la conscience du moment présent et, avec un sourire qu'il rappela sur ses lèvres, il reprit :

—Je te regarde en coupable qui a peur, ma belle aimée.

—Ah ! ah ! fit Mlle d'Armangis, qui secoua gentiment la tête, vous vous doutez donc qu'il va être question de vous... Eh bien oui, vous ne vous trompez pas.

Et, de ses deux bras faisant un collier autour du cou de

Francis, elle lui approcha des yeux sa jeune et délicate tête, en disant d'une voix dont nous ne saurions exprimer la mélodieuse intonation :

— Regardez moi donc, oncle ingrat, suis-je si laide qu'on n'ose me montrer ? Est-ce que, de temps en temps, certain comte de Valnac ne devrait pas se dire... lui jeune, désœuvré, bien portant... qu'il possède quelque part une nièce qui serait fort heureuse de voir renaître ce passé où vous la conduisiez, sous un beau soleil, faire à travers les champs ces longues et joyeuses promenades au retour desquelles vous la portiez, lasse et endormie, dans vos bras.

— Tu étais alors une enfant, Blanchette. Exiges-tu donc, aujourd'hui que te voilà grande demoiselle, que je te porte encore comme jadis ? répliqua Francis avec un gros rire, qui n'avait d'autre but que de cacher la douloureuse angoisse qui le torturait.

Mlle d'Armangis ne fut pas dupe de cette feinte gaieté, car elle répliqua lentement :

— Oh ! vous me comprenez, mon oncle. Vous devinez bien que je vous demande pourquoi la jeune fille qui possédait jadis toute votre affection, que vous ne quittiez jamais, qui vous trouvait à toute heure l'esclave de ses caprices, semble aujourd'hui vous être devenue si étrangère que, depuis quatre ans, elle attend vainement, ne fût-ce que pour aller jusqu'à l'extrémité de la rue, ce bras sur lequel elle s'appuierait, si contente d'être arrachée à son isolement.

Et Blanche essuya une larme qui perlait au bout de ses longs cils, en murmurant à mi-voix :

— Vous ne m'aimez plus !

A ce reproche, Francis prit brusquement entre ses mains la tête de la jeune fille et la couvrit de frénétiques baisers.

— Je ne t'aime plus, dit-il d'un ton brisé. Au nom du ciel ! ma gentille, ne crois pas cela, car tu me ferais trop malheureux.

Il serrait encore sa nièce sur son cœur, quand, la porte s'ouvrant, M. d'Armangis entra dans le salon.

En apercevant son père, l'enfant poussa un cri de joie, et, oubliant son chagrin, s'arracha des bras de son oncle pour s'élan- cer dans ceux de l'arrivant.

— Ah ! père adoré ! c'est donc toi ! voici bientôt six grandes semaines que je t'avais vu ! s'écria-t-elle d'une voix palpitante de bonheur, en présentant son visage aux lèvres de son père.

Une sorte d'étonnement douloureux se peignit sur les traits de M. d'Armangis en entendant ces paroles.

— Quoi ? fit-il d'un accent navré, est-ce bien vrai ? Je suis resté six semaines sans te voir !

Et pendant qu'il déposait un long baiser sur le front de sa fille, son regard, passant par-dessus cette tête aimée, sembla demander à M. de Valnac la confirmation de ce que Blanche venait de dire.

Francis lui fit de la tête un signe affirmatif.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No. 236].

Nos lecteurs voudront bien lire attentivement les avantages offerts au public et les informations.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

A NOS LECTEURS

Avec ce numéro commence la sixième année du " Feuilleton Illustré. " A cette occasion, les éditeurs sont heureux d'offrir leurs sincères remerciements avec les souhaits de bonne année, à tous les lecteurs qui ont bien voulu encourager les efforts incessants qu'ils ont faits jusqu'à ce jour pour maintenir en existence le seul journal exclusivement littéraire qu'il y ait en Canada. Nous les prions également de nous continuer leurs concours, afin de pouvoir arriver à faire du " Feuilleton Illustré " le rival des publications de ce genre qui existent dans le vieux monde depuis des années.

LES ÉDITEURS.

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication ; des DRAMES INCONNUS, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884 celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années ; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de LA FILLE DE MARGUERITE, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années ; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE, commencée le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

o — AUTRES AVANTAGES — o

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci-après mentionnées, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous en enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous en enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Ecrit l'Empoisonneur.* — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Ecrit l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1er juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1886.

475, rue Craig (vis-à-vis la rue St Gabriel.)